

—Jacques ! Jacques ! répéta une voix.

Mme Chazelles se jeta dans les bras de son fils, riant, pleurant, s'éloignant pour le mieux voir, se rapprochant de nouveau pour s'approcher du cœur qui devait être désormais son asile et sa force.

—Enfin c'est toi, répétait-elle, tu m'es rendu ; nous ne nous quitterons jamais ! jamais ! Tu es devenu grand et fort pendant cette campagne... Mais comme tu as bruni ! on dirait un Arabe... Cela te va bien ! Vraiment tu ferais honneur à toutes les mères. Combien je t'aime ! Allons-nous compenser une absence qui m'a paru cruelle comme la mort... Sais-tu que je n'avais plus un moment de repos... Dans tous les livres de voyage que je lisais, je trouvais le récit d'aventures terribles. Il me semblait alors que tous ces périls étaient les tiens, que tu traversais les mêmes déserts, que tu te livrais à des chasses de sauvages mettant chaque fois ta vie en péril. Pas un jour, pas une heure, je n'ai joui de la plénitude du repos. Tes lettres seules, lettres que je trouvais toujours trop rares, me rendaient un peu de calme et de joie ; mais ensuite, habile à me tourmenter, je me disais : trois semaines se sont écoulées depuis que son cœur s'épanchait dans ces pages, en trois semaines que de périls courus, combien de voyages difficiles ! Et je me reprenais à trembler pour toi ! partout et sans fin je te suivais par la pensée. Mes heures de travail même s'emplissaient de ton souvenir. Ta pensée planait sur ma vie solitaire. Je ne redemandais que toi à Dieu. Que de vœux ardents, de prières et de larmes ! Le ciel exauce toujours les mères, tu le vois ! Je te retrouve, et jamais, jamais nous ne nous séparerons !

Mme Chazelles disait tout cela à son fils, tantôt en le pressant dans ses bras, tantôt en le regardant avec une expression de tendresse tenant de l'adoration. Lui l'écoutait, s'empressant le cœur de cette affection débordante, rafraîchissant son âme à la source sacrée des pleurs. Souvent il l'interrompait par des baisers ; puis l'entretien reprenait, les questions se multipliaient sur ses lèvres, les réponses se pressaient. Ils parlaient à la fois ou tour à tour, se grisant divinement de leurs paroles de tendresse. Puis ce fût cessa de couler, ils gardèrent un silence heureux, et cette joie paisible durait encore, lorsque Coudrette vint annoncer de sa voix la plus cérémonieuse que Madame était servie.

Ils passèrent dans la salle à manger fleurie comme un bouquet. Jacques fit honneur à tous les plats, complimenta la vieille servante, savoura les gourmandises du dîner en voyageur privé d'une table suffisante, puis, le repas fini, il commença avec Mme Chazelles le rangement des objets renfermés dans ses malles.

Pas un compartiment qui ne renfermât un objet pouvant être utile ou agréable à sa mère. Des mousselines de soie, des perles achetées à des bijoutiers de Téhéran, des écrans, des coffrets d'étain niellé ; un flacon de vin de Chiraz, parfumé comme une gerbe de roses ; puis, dans une boîte d'or d'un travail curieux, quelques gouttes de cette gomme recueillie dans une caverne unique au monde, et dont la récolte est exclusivement réservée au souverain.

—On attribue des vertus merveilleuses à cette gomme, dit en souriant Jacques Chazelles. Les rois de Perse croient qu'elle entretient en nous les principes de la vie ; un peu plus ils affirmeraient qu'elle empêche de mourir. Je t'en apporte à l'état de curiosité. Tu auras une panacée bien plus certaine dans la tendresse de ton fils.

On suspendit aux murailles, déjà couvertes d'œuvres d'art, des armes précieuses, un tapis rare couvrit en partie le parquet du salon ; Coudrette reçut une robe d'origine bien française et une croix d'or dont la vue fit palpiter son vieux cœur.

Quand Mme Chazelles et son fils se séparèrent, minuit était depuis longtemps sonné à la vieille horloge, et cependant ils se levèrent avant le jour avides de se retrouver encore et de compenser les longs mois de la séparation.

Les premiers moments d'épanchement passés, n'avaient-ils point d'ailleurs des sujets plus graves à aborder ? Le problème de leur mutuelle existence ne se trouvait point encore résolu, le titre d'ingénieur que rapportait le jeune homme pouvait, il est vrai, devenir une source de fortune, mais à la

condition toutefois qu'il trouvât l'occasion nécessaire, pour déployer un talent qui, par sa pénétration et sa hardiesse, pouvait souvent toucher au génie. Cette occasion se présenterait-elle rapidement, ou faudrait-il longtemps l'attendre ? Ce mystère pouvait et devait à bon droit les inquiéter tous les deux. Jacques cependant s'en préoccupait moins que sa mère. Accoutumé depuis son enfance à vivre sinon dans l'aisance, du moins dans une médiocrité suffisante, il croyait sa mère assez riche pour n'avoir jamais besoin de recourir à autrui. Dans sa bonté et son respect filial, jamais il ne se permit d'adresser à ce sujet une question à la veuve. Il aurait craint de paraître songer à lui demander des comptes. Pendant que durèrent ses études, elle y pourvut avec une générosité que Jacques devina souvent balancée par les privations maternelles. Si le jeune homme laissa Mme Chazelles payer les maîtres les plus savants et lui permettre de choisir sa carrière, c'est qu'il regardait comme indifférent que leur petite fortune fût dépensée pour lui créer un avenir, certain qu'il était de rendre à sa mère au centuple les sacrifices accomplis pour lui.

Ils se trouvaient le lendemain du retour de Jacques dans le petit salon rouge ; Mme Chazelles brodait, Jacques la regardait et quand leurs regards se rencontraient, tous deux souriaient à la fois.

—Reviens-tu satisfait de ton voyage ? demanda enfin la veuve.

—Plus que satisfait, heureux. N'est-ce pas pour un très jeune homme une chance inespérée que d'en accomplir un semblable ? Ce que je lisais curieusement dans les livres, je l'ai vu de mes yeux. Je rapporte des cartons gonflés d'études de paysages dont je tirerai plus tard des tableaux ; l'ingénieur n'étouffera jamais le peintre, vois-tu.

—Je crains même de t'avoir condamné à un grand sacrifice, en t'empêchant de te vouer complètement à l'art.

—Peut-être m'as-tu rendu service. La destinée des artistes est assez aléatoire pour inquiéter ta tendresse ; tout le monde répète que l'avenir appartient aux ingénieurs. Sois tranquille, en devenant savant je suis resté peintre. Tu en jugeras, par mes croquis et mes ébauches. Je dois à ce talent la bienveillance du Shah de Perse qui m'a offert, avec la première de ses décorations, un diamant splendide en me disant d'une façon gracieuse qu'il brillerait un jour au doigt de ma femme. La science absorbe, l'art repose. Pas une mère n'aurait, aussi intelligemment que toi, préparé l'avenir de son fils. Il ne s'agit plus désormais que de saisir l'occasion et de prouver ce dont je suis capable. Mais je suis tranquille. Durant mes voyages j'ai assez sobrement vécu pour te rapporter une partie de mes émoluments ; cette petite somme jointe à tes revenus, si modeste qu'ils soient, nous permettra d'attendre une chance heureuse.

En entendant les derniers mots de son fils, Mme Chazelles devint subitement pâle ; Jacques ne s'en aperçut point, et il poursuivit :

—Jamais je ne t'interrogeai sur notre situation ; tu diriges si habilement la maison que j'eusse craint de te froisser en te témoignant de l'inquiétude. Aujourd'hui je suis un homme, et si tu n'éprouves aucune répugnance à me mettre au courant de notre situation, je te serai reconnaissant de m'apprendre la vérité. Je saurai de la sorte ce que je puis, et ce que je dois faire pour assurer notre avenir à tous deux.

—La vérité, demanda Mme Chazelles, tu demandes toute la vérité ?

—A moins qu'il te répugne de me la dire.

—Je devais prévoir qu'une heure sonnerait dans notre vie où tu voudrais tout apprendre.

—Est-il donc si difficile de m'avouer... que nous ne possédons rien ? Je le prévoyais à l'avance. Depuis dix ans déjà je songe, à en juger par la stricte économie présidant à ta dépense, que pour moi, pour moi seul, tu t'étais ruinée. Mon éducation a tout absorbé, n'est-ce pas ?

Jacques fit cette question d'une voix basse et tendre comme une caresse.

Mme Chazelles ne répondit rien.

—Allons, confesse ton héroïsme ; sois tranquille, ce que je pense de toi est à la hauteur de ta vertu.